

un seul transfert de propriété, à la mort du vieux Balbus, et de ne conserver par ailleurs que les trois protagonistes venus de Brescia, plus les personnages secondaires qui gravitent autour d'eux.

Marc DOMINICY

Philippe LE DOZE, *Le Parnasse face à l'Olympe. Poésie et culture à l'époque d'Octavien/Auguste*. Rome, École française de Rome, 2014. 1 vol. 664 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 484). Prix : 50 €. ISBN 978-2-7283-0968-9.

L'idée selon laquelle la poésie de l'époque d'Octave-Auguste aurait été instrumentalisée par le Pouvoir politique dans un but de propagande idéologique savamment orchestrée, en particulier dans le cadre du « Cercle » d'un Mécène lui-même assimilé à une sorte de Goebbels augustéen, avait, à vrai dire, depuis longtemps du plomb dans l'aile (du moins dans le milieu des spécialistes, sinon peut-être, dans un public cultivé plus large). Le fait est que la thèse de Ph. Le Doze, qui tord le cou à cette conception simpliste et anachronique des rapports entre les poètes et le Pouvoir, s'inscrit dans le prolongement de toute une tendance actuelle de la critique qui relativise l'interventionnisme culturel octavo-augustéen, jusqu'à remettre en cause, à l'instar de P. Veyne, la notion même de propagande appliquée à l'Antiquité romaine. Le mérite de l'auteur est donc, d'une part, de produire la réfutation la plus complète et la plus argumentée de cette image déjà assez dépassée, lui assénant par là le coup de grâce, mais aussi et surtout, de lui substituer une vue d'ensemble riche et nuancée de la vie littéraire et des rapports entre les poètes et le Pouvoir à la fin du premier siècle avant notre ère. Clair et bien structuré, l'ouvrage se subdivise en trois parties (avec des conclusions partielles qui résument parfaitement, étape par étape, les acquis de l'enquête), trente pages de bibliographie, et un *index nominum*. La première partie s'attache surtout à réfuter la thèse de l'instrumentalisation politique des poètes. Après un aperçu historiographique de l'état de la question, elle montre le caractère problématique de la notion de propagande appliquée à la Rome antique (sans pour autant la rejeter complètement). Elle met ensuite en relief l'écart entre le traitement des thèmes politiques dans la poésie contemporaine et les intérêts immédiats de la politique octavienne (faible présence de la *respublica restituta* chez les poètes notamment), ou la façon dont les poètes ont parfois précédé l'« idéologie officielle ». Élargissant ensuite le débat, l'auteur relativise l'intérêt de la poésie (le théâtre étant un cas à part) comme vecteur éventuel de propagande en raison du caractère restreint du lectorat visé (limites de l'alphabétisation et caractère « élitiste » de cette poésie). Il montre ensuite que l'intérêt pour le Pouvoir d'afficher une façade libérale devait limiter les velléités d'interventionnisme autoritaire dans le domaine des Lettres, les indices potentiels de « censure » littéraire (problème des *laudes Galli*, de l'exil d'Ovide, de Labiénus et de Cassius Sévère), pour la plupart datables de la fin du règne, étant des cas particuliers non généralisables. Il s'attache enfin à établir une distinction pertinente, inspirée des analyses de P. Veyne et de P. Zanker, entre conviction et persuasion, pour montrer que la politique culturelle augustéenne relève plutôt de la seconde que de la première, c'est-à-dire d'une logique d'ostentation et d'autocélébration plutôt que de conversion idéologique. La deuxième partie conforte ces analyses sur un mode plus positif, en mettant en exergue les spécificités de la vie littéraire romaine qui limitent de fait les

possibilités d'instrumentalisation politique de la poésie. Il commence par relativiser, dans la ligne de certains travaux récents (D. Voisin), l'image par trop politisée et monolithique que l'on a parfois donnée des « cercles littéraires », une notion elle-même problématique à laquelle il faudrait peut-être substituer celle de « réseaux ». Le projecteur est d'abord dirigé vers le fameux « cercle de Mécène », question reprise dans la biographie de ce dernier du même auteur, recensée dans le présent volume (cf. *infra*, p. 473-475). Ph. Le Doze montre notamment la porosité, et, moyennant une petite enquête prosopographique, la diversité de ces « cercles », et fait justice de la prétendue orientation oppositionnelle du « cercle de Messala ». La spécificité de la situation de chacun des grands poètes et de sa relation avec le Prince est bien soulignée. Dans un mouvement de généralisation, l'auteur envisage ensuite plus largement l'intérêt réciproque que les Grands (et le Prince en particulier) d'un côté, et les poètes de l'autre, pouvaient trouver dans le rapport de patronage. Outre les éventuelles gratifications matérielles, le patron apportait surtout au poète une sorte de caution sociale assurant sa notoriété, tandis que le patron trouvait dans le fait de s'entourer de poètes une source de prestige au sein de sa caste (plutôt que le moyen de diffuser ses idées politiques ; ce qui est valable aussi pour le Prince). En outre, poètes et aristocrates partageaient spontanément un certain nombre de préoccupations communes relevant d'une forme de patriotisme identitaire, comme celle d'affirmer la dignité culturelle de Rome face au monde grec, et aussi de conjurer, par l'exaltation de l'impérialisme romain, le spectre des guerres civiles : point n'était besoin d'instrumentalisation dans cette optique. Renversant la perspective, la troisième partie s'attache à montrer comment les grands poètes, loin d'avoir été manipulés par le Pouvoir, ont en fait cherché à exercer une influence sur celui-ci. Leur patriotisme et leur reconnaissance sincère pour le « sauveur » devaient pousser spontanément des hommes comme Virgile et Horace à faire le « pari » augustéen, et à présenter au Prince, par le biais de l'éloge, une image idéale de ce que devait être, à leurs yeux, le Bon Chef (une sorte de *speculum principis*, bien que Ph. Le Doze n'emploie pas l'expression). Cette ambition se fondait sur la prétention des poètes à une forme de magistère moral, plus ou moins liée au principe épicurien de l'engagement temporaire, et appuyée sur la revalorisation de la notion de *uates* dont témoigne la poésie de l'époque. Influencer par les vers le comportement du lectorat aristocratique, modèle et leader d'opinion, et notamment son plus éminent représentant, le Prince, était leur principal levier d'action sur la société. D'où la présence d'un discours politique engagé vers une monarchie éclairée, mais sur une base plus morale qu'institutionnelle, liquidant en douceur (épicurisme de Philodème aidant) le vieil *odium regni* et préparant la voie à la divinisation du Prince. On voit que l'intérêt de cette très riche thèse ne se limite pas à la réfutation définitive d'un cliché moribond. Elle propose surtout un panorama synthétique des conditions de la création littéraire à l'époque augustéenne, élargi à une perspective d'anthropologie sociale de portée plus générale, et appuyé sur une lecture attentive et critique des textes littéraires : un bon exemple de l'approche compréhensive qui fait toute la valeur des Sciences de l'Antiquité. On pourrait toujours, assurément, affiner, nuancer ou critiquer dans le détail certains points de la démonstration. Par exemple, on pourrait se demander si la part faite à l'épicurisme dans l'idéologie des poètes augustéens n'est pas un peu exclusiviste, et s'il ne conviendrait pas de prendre en compte, notamment chez Virgile (dont la

synthèse subtile opérée dans son œuvre ne saurait être gommée par la seule mise en avant de son épicurisme de jeunesse), l'influence stoïco-pythagoricienne qui a pu contribuer, elle aussi, à forger cette image du Bon Dirigeant promis à la divinité. On ne peut pas non plus écarter totalement l'idée que les poètes aient eu à cœur de défendre certains aspects spécifiques de l'action d'Octave, et pas seulement une image générale et abstraite du Prince idéal, auprès d'une aristocratie romaine (constitutive de leur lectorat) pas forcément acquise d'emblée et tout entière à la cause du nouveau dirigeant. En outre, certains points d'histoire littéraire mériteraient d'être approfondis ; par exemple, la validité de la notice de Servius sur la suppression des *laudes Galli* au profit de l'épyllion d'Aristée dans les *Géorgiques* 4 est loin d'être « le plus souvent admise par les chercheurs modernes » (p. 120), et la tendance majoritaire actuelle est plutôt (à tort ou à raison) au scepticisme radical à son sujet. En outre, la curieuse interprétation allégorique donnée par l'auteur (p. 435-436) de *tu regibus alas eripe* (*Georg.*, 4, 103-108) paraît assez arbitraire et mal étayée : l'image de souveraineté omnipotente et parfois un peu brutale que donne Virgile du comportement de l'apiculteur vis-à-vis de ses abeilles cadre bien mal avec son assimilation au poète tentant d'influencer le Prince par ses éloges... Mais ce sont là des points de détail qui ne remettent pas en cause la validité de la démonstration d'ensemble. L'ouvrage de Ph. Le Doze est aussi convaincant qu'utile, et marque un jalon décisif dans la compréhension des ressorts de la production littéraire à l'époque d'Octave-Auguste. La parution de cette brillante thèse l'année même de la commémoration de la mort d'Auguste est une très heureuse coïncidence.

François RIPOLL

Paola GAGLIARDI, *Commento alla decima ecloga di Virgilio*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2015. 1 vol. 303 p. (SPUDASMATA, 161). Prix : 39,80 €. ISBN 978-3-487-15184-7.

La richesse et la complexité des *Bucoliques* suffiraient à elles seules à justifier l'entreprise consistant à consacrer à chacune d'elles un commentaire spécifique ; mais la dixième Bucolique, énigmatique entre toutes, était sans doute la plus indiquée pour ce type d'approche. À cela s'ajoute que la conception du commentaire a beaucoup progressé ces dernières années, et que la barre de l'exigence est désormais placée très haut : prise en compte critique de la bibliographie antécédente, discussions interprétatives, exploration des problématiques métalittéraires, analyse poétique poussée, présence de synthèses partielles en amont des notes exégétiques et critiques... De sorte que, si précieux soient-ils, les commentaires linéaires de l'ensemble du recueil les plus couramment utilisés (Clausen et Coleman) laissent parfois le lecteur tant soit peu spécialiste sur sa faim : un ouvrage comme celui de Paola Gagliardi permet incontestablement d'aller plus loin. En ce qui concerne spécifiquement donc cette dixième Bucolique, rappelons que le nœud problématique majeur consiste dans la présence sans nul doute prégnante, mais difficile à évaluer précisément, des allusions à l'œuvre de Cornélius Gallus à l'arrière-plan des évocations virgiliennes, et corrélativement, dans la discussion métalittéraire des rapports entre Bucolique et Élégie dont ce texte semble bien être le support ; à quoi s'ajoutent des problèmes ponctuels d'interprétation du texte (qui renvoient sans doute en partie à la question des allusions